

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

**ÉVÊQUE ET PRINCE DE GENÈVE.
FONDATEUR DE LA VISITATION SAINTE-MARIE.
DOCTEUR DE L'ÉGLISE.
(1567-1622).**

*
* *

D'après ses écrits, ses premiers historiens
et les deux procès inédits de sa canonisation.

*
* *

Par Monseigneur TROCHU.

TOME IV

**L'épiscopat (1602-1622).
(SUITE)**

Nouvelle édition

Éditions Saint-Remi
– 2014 –

Éditions Saint-Remi
BP 80 – 33410 Cadillac
05 56 76 73 38
www.saint-remi.fr

TROISIÈME PARTIE.
L'ÉPISCOPAT.
(1602-1622).
SUITE.

CHAPITRE XXII.
LA VISITATION SAINTE-MARIE.

I. La mort d'une mère et la venue d'une sainte « ès montagne ».

Le carême de 1610 à Nessy. — Le piteux carnaval de cette année-là. — Mme de Boisy aux prédications de Monseigneur son fils. — La « sainte jalousie » de l'amour maternel. — Une dernière retraite. — L'agonie et la mort d'une mère. — Les larmes d'un fils. — La mort de la petite Charlotte de Rabutin-Chantal. — « Venez ès montagnes ! » Les longs apprêts du sacrifice. — Mme de Chantal et les carmélites de Dijon. — La révélation d'un autre avenir. — Les premières compagnes : Marie-Jacqueline Favre, Marie-Aimée de Blonay, Jeanne-Charlotte de Brécharde, Anne-Jacqueline Coste. — À la recherche d'une maison : l'offre de M. et de Mme de Cusy. Les premières confidences à un père. — L'intervention de Monseigneur de Genève. — L'émouvant plaidoyer de Jeanne-Françoise. — Les terribles adieux : le geste tragique de Celse-Bénigne ; la suprême bénédiction du président Frémyot. — Le départ et le chant de la délivrance. — La grande date du 29 mars. — L'arrivée « ès montagnes ».

1610. Grande année dans la vie de saint François de Sales.

Pour une raison, que d'ailleurs il ne chercha pas à connaître¹, Mgr Ferdinand de Rye, archevêque de Besançon, l'avait prié de ne point venir à Salins pour les prédications de carême. Dans ce contre-ordre inattendu, Monseigneur de Genève ne vit nulle offense, et il n'en fut point chagriné ; au contraire : « J'en suis bien aise, quoi que je fusse résolu d'y aller de bon

¹ On sait fort bien à présent, grâce au registre des délibérations du Chapitre de Saint-Anatoile, que les chanoines de cette collégiale s'élevèrent contre le droit prétendu des échevins à désigner les prédicateurs de l'avent et du carême. (Délibération du 23 octobre 1609. Archives dép. du Jura, série G.) L'archevêque avait pris le parti du Chapitre.

cœur¹ », confiait-il à Mme de Chantal. Quant aux échevins, navrés de cette privation : « Messieurs, leur manda-t-il, je conserverai chèrement en mon âme l'affection avec laquelle je vous avais dédié les prédications que vous aviez désirées de moi pour ce carême, lesquelles je veux contre-échanger en autant d'oraisons que je ferai pour le bonheur de votre ville² ». Comme dédommagement, l'évêque aura la joie de prêcher une fois de plus à son peuple d'Annecy la sainte quarantaine !

Ce carême de 1610 s'ouvrit, chargé des plus douces promesses. Un carnaval piteux, sans entrain. « On ne le connaît presque plus », s'écrie François, que le succès trop réel de ces jours de scandale attristait si fort l'an passé. Et à Saint-Dominique, dès le dimanche de la Quinquagésime, dans une allocution « toute de flammes », il congratule son cher peuple, accouru, dit-il « en nombre extraordinaire pour ouïr le sermon sur le soir et qui avait rompu toute conversation pour venir à moi ! » Deux choses le réjouissent encore : « toutes nos dames avaient communié le matin » ; puis aucune d'elles ne se fût permis « de faire des bals sans demander licence ». Et le mansuet prélat d'ajouter : « Je ne leur suis point dur ; car il ne le fallait pas, puisqu'elles sont si bonnes, avec grande dévotion ».³

En ce mois de février, le saint évêque est vraiment heureux. Sa sœur Gasparde, dame de Cornillon, vient de faire auprès de lui une retraite fervente ; l'exercice de la méditation emplit son âme de douceur ; entre ses prédications, il range des notes précieuses. « Je vais mettre la main au livre de l'*Amour de Dieu*, et m'essaierai d'en écrire autant sur mon cœur comme je ferai sur le papier⁴ ». Enfin, comble de bonheur, Mme de Boisy, amenée par Gasparde, a prolongé son séjour à l'évêché.

Cette chère mère, mariée si jeune, avait seulement quinze ans de plus que son grand fils : François aurait pu la considérer comme une sœur aînée ; il lui montra toujours une respectueuse tendresse.

¹ 5 février 1610 (*Œuvres*, t. XIV, p. 247).

² 3 février 1610 (*Œuvres*, t. XIV, p. 245).

³ À Mme de Chantal, vers le 25 février 1610 (*Œuvres*, t. XIV, p. 253).

⁴ À Mme de Chantal, 5 février 1610 (*Œuvres*, t. XIV, p. 247).

Il ne se fût pas lassé de la voir, immobile en sa haute cathèdre, « tenant presque toujours en sa main son chapelet »¹. Nous savons qu'« elle se confessait à lui et lui communiquait l'intérieur de son âme avec une très grande confiance, l'ayant choisi pour son père spirituel »². Fièrè de son aîné comme elle l'était, elle aurait voulu le garder toujours auprès d'elle. « Elle se plaignait quelquefois à lui, poussée d'une sainte jalousie, qu'il ne se communiquait pas si souvent ni si facilement à elle en qualité de père spirituel comme à quelques autres personnes dévotes »³. Et François l'en consolait, lui promettant de mieux faire à l'avenir.

Ô mon Dieu, ma chère Dame, écrira-t-il un jour à la comtesse de Dalet, dont la mère, Mme de Montfan, n'avait ni le désintéressement ni la piété, qu'il faut faire des choses pour les pères et mères, et comme il faut supporter amoureusement l'excès, le zèle et l'ardeur, à peu que je dise encore l'importunité de leur amour ! Ces mères, elles sont admirables tout à fait... Il leur est d'avis qu'on ne les aime jamais assez et que l'amour qu'on leur doit ne peut être mesuré que par le démesurément. Quel remède à cela ? Il faut avoir patience et faire au plus près que l'on peut tout ce qui est requis pour y correspondre⁴.

François, pour parler ainsi, devait avoir éprouvé lui-même ce qu'à parfois de doucement tyrannique le cœur d'une mère. C'est à lui que la sienne se confia exclusivement, semble-t-il ; sur ses autres frères « elle conserva son autorité maternelle avec une certaine gravité, qui la faisait aimer et craindre tout ensemble »⁵. « Âme fort nette et candide, portée à la défiance de soi-même, humble devant Dieu et devant les hommes », on comprend qu'elle ait préféré à toute autre compagnie celle de son fils évêque.

Sa santé s'affaiblissait ; elle avait des crises de tristesse, et même d'abattement, parlant de plus en plus de sa fin prochaine ; ce dont François la grondait affectueusement : elle refusait qu'on lui fit des souliers, estimant qu'elle ne vivrait pas assez pour les user.

¹ Révérend François du Nièvre, *1^{er} Procès*, t. III, art. I.

² Michel Favre, *1^{er} Procès*, t. II, art. I.

³ Chanoine Pierre Magnin, *1^{er} Procès*, t. III, art. I.

⁴ 25 avril 1621 (*Œuvres*, 4. XX, p. 54).

⁵ *La Maison naturelle...*, p. 197 ; *id.* Michel Favre. *1^{er} Procès*, t. II, art. 1.

En tout cela il n'y a pas grand mal, lui écrivait son aîné le 29 septembre 1609 ; mais je désire pourtant bien que, petit à petit, vous vous défassiez de ces petites pensées, lesquelles sont entièrement infructueuses, et outre cela, elles tiennent la place d'autres cogitations meilleures et agréables à Notre-Seigneur...

Voilà mon petit avis, ma chère Dame et bonne Mère. Pour l'amour de Dieu, soyez un peu fort courageuse...¹

Les lettres de François ne lui suffisant plus, elle avait donc désiré jouir tout un mois de sa présence et de ses conseils, et elle l'était « venue trouver, comme dit dom Jean de Saint-François, nonobstant les neiges et les glaces de l'hiver qui était alors fort rigoureux ».²

Cette pauvre bonne mère, avant que de partir de Neci, devait en écrire François lui-même, revit tout l'état de sa conscience, renouvela toutes les bonnes résolutions qu'elle avait faites de servir Dieu et vint si contente de moi que rien plus ; car Dieu ne voulut pas qu'elle fût en état de mélancolie quand il la prendrait à soi.³

En effet, de retour à Sales, poursuit dom Jean de Saint-François « elle avoua aux siens que jamais elle n'avait reçu tant de consolation de François comme elle en avait retiré à ce voyage. Joie qui lui continua jusques au mercredi des Cendres — 24 février — qu'elle alla à la paroisse de Thorens, où elle se confessa et communia avec très grande dévotion, ouït trois messes et les vêpres. Le soir, elle se mit au lit, et sentant qu'elle ne pouvait dormir, se fit lire par sa fille de chambre — Nicole Rolland — trois chapitres de l'*Introduction à la vie dévote*, pour s'entretenir en des bonnes pensées, et fit marquer la *Protestation* pour la faire au matin suivant ».⁴

« Me convertissant à mon Dieu, devait déclarer Mme de Boisj en s'unissant le jeudi matin à sa lectrice, je désire, propose, délibère

¹ *Œuvres*, t. XIV, p. 213.

² *Vie*, p. 244.

³ 4 mars 1610 (*Œuvres*, t. XIV, p. 255).

⁴ *Vie*, pp. 244-245. — Ce passage reproduit presque littéralement la lettre de saint François de Sales à sainte Jeanne de Chantal dont nous allons citer des extraits.

et me résous irrévocablement de le servir et aimer maintenant et éternellement... » Or, tandis que Nicole Rolland l'habillait, elle tomba comme morte. On courut à la paroisse quérir Révérend Antoine Gaillard, son confesseur ordinaire, qui lui administra l'extrême-onction. Puis peu à peu elle reprit le sentiment.

On me vient appeler, raconte son fils, et j'y vais soudain avec le médecin et apothicaire, qui la trouvent léthargique et paralytique de la moitié du corps ; mais léthargique en telle sorte que néanmoins elle était fort aisée à réveiller... Elle parlait fort à propos de Dieu et de son âme, et prenait la croix à tâtons et la baisait.

« C'est mon fils et mon père celui-ci », murmura-t-elle en entendant François venir, et « tout aveugle et endormie qu'elle était¹ », elle tendait ses lèvres vers l'anneau épiscopal ; puis, par un geste de son bras validé, elle montra qu'elle voulait embrasser une fois encore cet enfant de prédilection. Mais écoutons-le lui-même nous parler de sa sainte mère :

Elle continua en même état presque deux jours et demi, après lesquels on ne la put plus guère bonnement réveiller, et, le premier de mars, elle rendit l'âme à Notre-Seigneur doucement, paisiblement et avec une contenance et beauté plus grande que peut-être elle n'avait jamais eue, demeurant une des plus belles mortes que j'aie jamais vues...

J'eus le courage de lui donner la dernière bénédiction, lui fermer les yeux et la bouche et lui donner le dernier baiser de paix à l'instant de son trépas. Après quoi, le cœur m'enfla fort et pleurai sur cette bonne mère plus que je n'avais fait dès que je suis d'Église ; mais ce fut sans amertume spirituelle, grâces à Dieu...

Ne faut-il pas en tout et partout adorer cette suprême Providence, de laquelle les conseils sont saints, bons et très aimables ?... J'ai dit comme David : *Je me tais, ô Seigneur, et n'ouvre point ma bouche, parce que c'est vous qui l'avez fait.*²

Ces lignes si touchantes, adressées à la baronne de Chantal, apportaient à cette autre mère le conseil et l'exemple. Tandis qu'il priaît auprès d'un lit funèbre au château de Thorens, Monseigneur

¹ Charles-Auguste de Sales, *Vie*, p. 411.

² À la baronne de Chantal, Annecy, 11 mars 1610 (*Œuvres*, t. XIV, pp. 260-262).

de Genève avait appris qu'à Monthelon on était aussi dans les larmes : la petite Charlotte de Rabutin-Chantal venait de mourir à neuf ans, emportée en quelques heures. Au milieu de son propre deuil, François avait donc à consoler encore. Cette délicieuse enfant, née quinze jours seulement avant la mort de son père, était, comme l'a noté une contemporaine, « le plus admirable esprit qu'on saurait imaginer pour son âge, et d'un si bon naturel qu'elle était aimée de tout le monde ». Brûlée de fièvre, elle ne sut qu'« appeler Notre-Seigneur de tous les noms qu'elle savait, comme : Mon Sauveur, mon Dieu, mon Jésus !... Hé, Seigneur ! »¹.

Notre pauvre petite Charlotte, écrivit François à Mme de Chantal, est bienheureuse d'être sortie de la terre avant qu'elle l'eût bonnement touchée. Hélas ! il la fallait néanmoins bien un peu pleurer, car n'avons-nous pas un cœur humain et un naturel sensible ? Pourquoi ne pas pleurer un peu sur nos trépassés, puisque l'Esprit de Dieu non seulement nous le permet, mais nous y invite. Je l'ai regrettée, la pauvre petite fille !... Dieu soit encore loué en cet endroit ! Dieu nous donne, Dieu nous ôte. *Son saint nom soit béni* !²

Mais à l'admirable mère que, le 11 mars, il consolait ainsi, juste quinze jours après il adressait ce message pressant, tout empreint d'une allégresse, d'un enthousiasme biblique :

Or bien, *venez*, chère Fille, *venez* *ès montagnes* ; Dieu vous y fasse voir l'Époux sacré qui *tressaille ès monts* et *outrépasse les collines*, qui *regarde par les fenêtres* et *à travers le treillis* les âmes qu'il aime ! Ah ! que cela fut bien chanté hier en notre église et dans mon cœur !³

On était au 26 mars, lendemain de l'Annonciation.

*

* *

On peut le dire, du jour où elle grava sur sa poitrine le nom de Jésus — il y a cinq ans de cela — Mme de Chantal s'est préparée à

¹ Notes manuscrites de la Mère de Bréchart, conservées à la Visitation de Périgueux.

² 11 mars 1610 (*Œuvres*, t. XIV, p. 264).

³ Annecy, 26 mars 1610 (*Œuvres*, t. XIV, p. 269).

son sacrifice ; mais longtemps elle n'en pressentira ni l'époque, ni le lieu, ni la manière. « Dieu vous veuille éclairer et faire voir son bon plaisir¹... Ayez patience, nous en parlerons l'année prochaine, si Dieu nous conserve ici-bas... Il y a du temps assez² ». C'est par des phrases de ce genre que son saint directeur, qui est la prudence même, l'encourage à la patience. Aura-t-elle la force d'attendre ?

Mais voici pour François une première alerte. Après Paris, après Pontoise, Dijon a vu s'installer dans ses murs des carmélites. Leur pauvre maison de la rue de la Charbonnerie n'a pas de visiteuse plus assidue que la baronne de Chantal ; et celle-ci s'est liée d'une sainte amitié avec la seule religieuse de langue française qui soit au couvent — les autres sont espagnoles — Mère Marie de la Trinité. À travers la grille austère s'échangent des confidences ; la jeune religieuse de vingt-six ans conseille la grande dame. Jeanne-Françoise se sent l'attrait du cloître, et de ce cloître. Fille de sainte Thérèse, pourquoi pas ? Religieuse ici ou ailleurs, qu'importe !

Bien entendu, toujours humble et docile, notre carmélite de désir prit l'avis de son directeur. Ciel ! que la réplique répondait peu à son espérance !

Un jour, ma Fille, vous devez tout quitter... Je dis *tout* ; mais que ce soit pour entrer en religion (chez les carmélites), il ne m'est encore point arrivé d'en être d'avis.³

Jeanne-Françoise s'incline. Elle n'en retourne pas moins au parloir du Carmel. Cette consolation, François ne voudrait pas la lui enlever. Il a constaté toutefois que Mère Marie de la Trinité contrecarre sur un autre point ses directions. Non, ce n'est pas à elle d'initier aux degrés supérieurs de l'oraison, une âme dont elle n'a pas la charge⁴. « Demeurez, ma chère Fille, encore un peu de

¹ 13 octobre 1605 (*Œuvres*, t. XIII, p. 114).

² 8 juin. 1606 (*Œuvres*, t. XIII, p. 157).

³ 6 août 1606 (*Œuvres*, t. XIII, p. 207).

⁴ Cela ne signifie point que Mère Marie de la Trinité n'ait pas été elle-même une grande et sainte âme, mais qu'alors elle n'avait pas toute l'expérience nécessaire pour une mission si délicate. Née Paris le 7 août 1579, la future carmélite, dans le monde Marie d'Hannivel, obtint toute jeune, pour sa grâce et son esprit, les succès les plus enviés. Devenue chrétienne fervente sous la direction du Père de

temps ici en ces basses vallées, mande l'évêque à Jeanne-Françoise ; baisons encore un peu les pieds du Sauveur »¹. Le temps viendra où, s'il lui plaît, sur son cœur reposera l'Épouse.

Jeanne-Françoise n'est pas appelée au Carmel ; qu'elle n'essaie donc pas d'en adopter le régime austère pour la nourriture et le sommeil ; elle doit, physiquement, ne pas s'affaiblir, et François lui commande de se fortifier l'âme : d'une seule communion par semaine, elle passera à deux, puis à quatre.

À Monthelon, Jeanne-Françoise se purifie dans la patience. Aux premiers beaux jours, en 1605, en 1606, elle est allée rendre compte à son directeur de l'état de son âme. Enfin, en 1607, le 4 juin, lundi de la Pentecôte, « voyant le vaisseau du cœur de cette vraie veuve vide de toutes autres affections que de celle d'être toute à Dieu », comme l'a noté la Mère de Chaugy, François s'est dit que l'heure est venue de la tirer d'incertitude. Tous deux sont demeurés dans la chapelle du château de Sales, après la messe. L'évêque paraît tout perdu en Dieu.

« Hé bien, ma fille, commence-t-il d'un ton grave, je suis résolu de ce que je veux faire de vous.

— Et moi, Monseigneur et mon Père, reprend Jeanne-Françoise, je suis résolue d'obéir. » Elle s'agenouille. François reste debout contre la balustrade du chœur.

« Or sus, poursuit-il, il faut entrer à Sainte-Claire.

— Mon Père, je suis toute prête.

— Non, rectifie l'évêque, vous n'êtes pas assez robuste ; il faut être sœur de l'hôpital de Beaune.

— Tout ce qu'il vous plaira.

— Ce n'est pas encore ce que je veux ; il faut être carmélite.

— Je suis prête d'obéir. »

Joyeuse, elle se présentait au Carmel de Paris qui venait d'être érigé canoniquement (octobre 1604). Professe à Dijon en 1605, elle devint en 1607 prieure de Pontoise, puis fonda ou contribua à fonder cinq autres monastères.

¹ Avril 1606 (*Œuvres*, t. XIII, p. 162).

Par de nouvelles questions, François s'assure qu'il a devant lui une âme « disposée à recevoir toutes les formes d'une vie religieuse telle qu'il lui plairait de lui imposer. »

« Ma fille, déclare-t-il, ce n'est point en toutes ces manières de vie, dont je vous ai parlé, que Dieu vous veut. » Alors il lui découvre et le projet de l'institut qu'il médite et la part que sa chère Fille y devra prendre. Jeanne-Françoise l'écoute sans aucun signe d'étonnement ou de crainte. « À cette proposition, devait-elle avouer un jour, je sentis soudain une grande correspondance intérieure, avec une douce satisfaction et lumière, qui m'assurait que cela était la volonté de Dieu, ce que je n'avais point senti aux autres propositions, quoique mon âme y fût entièrement soumise. »

« Ma Fille, courage ! conclut le serviteur de Dieu, toutes choses concourent à affermir ce projet en mon âme. J'y vois de grandes difficultés pour l'exécution et n'y vois goutte pour les démêler ; mais je m'assure que la divine Providence le fera par des moyens inconnus aux créatures. »

Certes, c'était folie selon le monde de choisir pour fonder cette famille religieuse la mère et tutrice de quatre enfants hébergée là-bas, en Bourgogne, sous le toit d'un tyrannique beau-père ! François n'en gardait pas moins sa résolution. Un peu plus tard, dans la grand'salle de l'évêché, il précisait son dessein : « Ma fille, apprenait-il à la future fondatrice, plus je pense, et plus je suis ferme en cette résolution ; il faut planter dans notre petit Annecy le germe de notre congrégation, car ce sera un arbre qui étendra ses branches par tout le monde ; il sera très bon que sa racine soit plantée bien bas entre nos montagnes ». ¹

C'est précisément d'entre ces montagnes savoisiennes que se lèvera la première compagne de notre fondatrice ; Jeanne-Françoise n'était pas sans avoir rencontré, dans ses voyages à

¹ Les faits et citations qui précèdent sont tirés des *Mémoires* de la Mère de Chaugy, ch. XXI. Sauf indications contraires, ce qui va suivre concernant les toutes premières compagnes de sainte Jeanne de Chantal est inspiré du livre de la même : *Les Vies de IV des premières Mères de l'Ordre de la Visitation Sainte-Marie*, Annecy, 1659, *passim*. (Deux rééditions Paris, 1852 et 1892.)

Annecy, Marie-Jacqueline Favre, fille du président du Genevois¹ ; Monseigneur de Genève, lui, la connaissait depuis sa tendre enfance : il la savait d'un caractère « peu enclin à la sujétion », mais d'un esprit capable de s'attacher aux choses sérieuses. Dès que parut l'*Introduction à la vie dévote*, Marie-Jacqueline s'était empressée de la parcourir ; remuée par cette lecture, elle acceptait de se confesser tous les huit jours et de faire quotidiennement un quart d'heure d'oraison mentale : c'était déjà assez prometteur chez une jeune personne de dix-sept ans ! Seulement, elle ne cesse point d'aimer le monde : elle n'aspire pas au mariage, mais elle se plaît beaucoup dans les réunions dansantes, dont elle est si aisément la reine. Un jour, à Chambéry où elle se trouve avec madame sa mère, on organise un bal rien que pour le plaisir de la voir danser. Or, au sein de son juvénile triomphe, elle songe : « Pauvre Jacqueline Favre ! quelle récompense auras-tu de ces pas mesurés, sinon que l'on dira : cette fille a bien dansé?... Voilà ta récompense ! » Toute son ardeur tombe ; elle sort de ce bal résolue à s'enfermer dans un cloître... Et Louis de Sales, frère de notre saint, l'aimait ; il avait obtenu sa main du président Favre qui voulait ce mariage. « Vous avez un terrible rival, vint dire François à son frère... Il est de si grand mérite que vous n'oseriez seulement le regarder au visage... C'est Jésus-Christ que Mlle Favre a choisi.² »

Marquée du même signe divin, il y a, tout près d'Évian, au manoir de Saint-Paul, une toute jeune fille à qui Monseigneur de Genève a révélé sa vocation réelle. Quand il se rappelle devant Dieu ses rudes années du Chablais, il revoit l'asile aimable que fut alors pour le missionnaire la maison des Blonay. En ce temps-là, Marie-Aimée illuminait ces vieux murs de son sourire. Et à présent la « petite colombe » — c'est toujours son gentil surnom — est pensionnaire à moins d'une lieue d'Annecy : sa mère étant morte, son père, qui a reçu la prêtrise des mains de Mgr de Sales, a confié l'orpheline aux cisterciennes de Sainte-Catherine. Or, le jour de

¹ Mère de Chaugy, *Mémoires*, p. 131.

² Louis n'avait pas insisté. Nous avons vu François bénir son union avec Philiberte de Pingon-Cusy.

Noël de 1608, la « petite colombe » est descendue, avec des religieuses et des compagnes, du vallon où, parmi les hautes futaies du Crêt-du-Maure, se cache le monastère. Elle se sent toute joyeuse : quelle fête ! On ira goûter chez Mme de Charmoisy, puis entendre Monseigneur qui prêchera dans sa cathédrale ; enfin on espère bien s'agenouiller à son confessionnal. Justement, Marie-Aimée veut lui confier un grand secret.

« Mon Père, dit-elle, j'ai dessein pour Sainte-Claire d'Évian.

— Oh ! bien, ma fille, murmura le saint les yeux levés au ciel, comme vous me découvrez votre secret, je veux aussi vous découvrir le mien. Il y a longtemps que je vous ai vue dans le miroir de la Providence divine pour avoir de l'emploi en une congrégation que j'espère être à sa gloire ; mais je ne vous l'ai pas voulu dire, parce que j'ai dû rendre ce respect au céleste Époux qu'il parlât lui-même à votre cœur le premier. »

Entre cette humble pensionnaire et ce docteur illustre l'entretien se prolongea « plus d'une heure dans la salle joignant sa chapelle ». À un moment, « le saint prélat, a-t-elle raconté, s'aperçut que je changeais de contenance ». Marie-Aimée avait la vision de deux anges fulgurants attachés aux pas de Monseigneur. « Ma fille, lui expliqua-t-il sans témoigner d'étonnement, il faut que vous sachiez que Dieu m'a donné deux anges pour me secourir. Celui de François de Sales m'assiste singulièrement quand il s'agit de l'amendement, du bien et du progrès de mon âme ; celui de l'évêque de Genève m'assiste quand je travaille pour le bien des âmes qui me sont confiées ; et à cette heure, ma chère fille, je sens fort bien que mes deux anges m'assistent, parce que travaillant pour votre bien, je travaille encore pour le mien propre... »¹

Il y aurait donc, François l'espérait, deux savoisiennes aux côtés de la sainte fondatrice. Bientôt, Mme de Chantal avait la joie d'annoncer une troisième postulante, Jeanne-Charlotte de Bréchar. Jeanne-Charlotte a enduré les pires souffrances, et depuis toujours, pourrait-on dire. Elle n'a jamais connu sa mère

¹ Ces détails sur Marie-Aimée de Blonay proviennent de sa *Vie*, par Charles-Auguste de Sales, Huré, Paris, 1655, ch. 1 et 2, *passim*.

qu'elle a perdue n'ayant que sept mois. À quatre ans, elle manque d'être enterrée vivante. Elle a huit ans peut-être quand la peste ravage la Bourgogne ; M. de Bréchard abandonne son domaine, proche de Beaune ; une servante va jeter l'orpheline dans un taudis où s'abritent des fossoyeurs ; Jeanne-Charlotte y demeure trois mois ; elle est devenue une petite mendiante qui vit de fruits sauvages dans un hameau où la nuit rôdent les loups. Enfin se rouvre le logis paternel ; elle y revient, pour être maltraitée. Elle grandit, et l'on ne souhaite qu'une chose : l'enfermer dans un couvent. Au sein de ses malheurs, elle est restée pieuse, résignée et douce. Novice dans une maison qui aurait besoin d'une sérieuse réforme, elle aspire à autre chose ; elle pense aux Clarisses... Mais n'y a-t-il pas à Dijon des Carmélites ?... Jeanne-Charlotte de Bréchard est la parente de M. d'Anlezy, le meurtrier du baron de Chantal, et c'est elle que l'héroïque veuve a demandée comme marraine pour sa dernière-née, Charlotte de Rabutin-Chantal. La baronne aide la jeune fille à entrer chez les Carmélites. Hélas ! Mlle de Bréchard tombe, épuisée, dès le premier mois de postulat ; à la prière de Mesdames Brûlart et de Chantal, elle est reçue au couvent des Ursulines. Tentative vaine encore. M. Frémyot envoie la pauvre Jeanne-Charlotte se rétablir à Monthelon, dans l'air pur de la campagne. C'est vers le temps où Marie-Aimée de Chantal s'apprête à épouser Bernard de Sales. Monseigneur de Genève, après la célébration du mariage, voit Jeanne-Charlotte ; son œil exercé découvre en cette âme soumise jusque-là à des épreuves si déconcertantes une âme généreuse, capable des plus beaux dévouements. Oui, elle sera religieuse, mais dans un ordre qui n'existe pas encore ; cependant la naissance en est proche, et Jeanne-Charlotte ne se doute pas qu'elle en connaît la future Mère. « Ma fille, interroge le prélat, seriez-vous contente de courir le même prix que Mme de Chantal ?

— Oh ! Monseigneur, ce serait avec grande joie !

— Demeurez donc en paix, ma fille, et ne pensez plus qu'à bien aimer Celui qui vous veut toute sienne. »

Jeanne-Charlotte de Brécharde sera peut-être, parmi les premières compagnes de la sainte Mère, celle qui la suivra de plus près aux sommets de la perfection.

Au petit couvent annécien il faudrait au moins une tourière. Elle était trouvée : nous savons déjà que Jacqueline Coste, l'ancienne chambrière de l'*Écu de France*, avait eu elle aussi, par une illumination extraordinaire, « un mouvement du cœur », comme elle disait, quelque pressentiment de l'avenir. On se souvient de sa confiance à Monseigneur : « Je veux servir les religieuses que vous établirez »¹.

Cinq ou six commençantes, c'était suffisant, pensait le prudent fondateur. D'ailleurs, de nouvelles vocations, il l'espérait bien, ne tarderaient pas à germer dans sa ville même. Pendant le carême de 1609 que la baronne de Chantal avait passé entièrement à Annecy, elle s'était vue visiter, raconte la Mère de Chauzy, par « quantité de dames, filles spirituelles de saint François de Sales, qui s'en retournaient pleines d'édification »² ; et depuis son passage, on s'apercevait que maintes jeunes personnes renonçaient à leurs bijoux, ne se poudraient plus les cheveux, refusaient de paraître aux danses.

Bonheur inespéré, Monseigneur n'avait pas même eu besoin de se mettre en quête d'un logis pour les premières Sœurs. Une maison leur était offerte gracieusement par M. et Mme de Cusy, en des conditions un peu étranges, il est vrai, et qui donnaient du souci à Mme de Chantal, mais le bon évêque s'en inquiétait beaucoup moins, comptant que la Providence aplanirait les obstacles.

Le beau-père de son frère Louis, M. Bérard de Pingon, baron de Cusy, était le meilleur homme du monde ; c'est lui qui avait, quinze ans plus tôt, reçu avec tant d'empressement les confrères de la Sainte-Croix au retour de leur pèlerinage d'Aix. Âme franciscaine, il vivait à la manière d'un moine, et sa digne épouse, née Charlotte de Vautravers, se montrait elle-même fort dévote.

¹ À Mme de Chantal, 29 septembre 1608 (*Œuvres*, t. XIV, pp. 63-64).

² *Mémoires*, p. 99.

Nul n'ignorait dans la noblesse de Savoie que, vers l'année 1606, le baron et la baronne avaient essayé de la vie religieuse. Retournés au siècle avec la résolution de se dévouer aux bonnes œuvres, vers 1609 l'idée leur vint d'établir à Annecy des Carmélites, et Monseigneur agréa leur projet. Alors le désir du cloître les ressaisit : la baronne s'enfermerait avec les filles de sainte Thérèse, le baron irait vivre avec les Père Capucins ses grands amis. C'était justement à côté de chez eux, au faubourg Perrière, sur la pente des Marquisats, que s'élevait la maison destinée au Carmel. Le propriétaire, M. de la Pesse, l'avait cédée volontiers à M. de Cusy.

Mais soudain, la bonne dame de Cusy prit peur : elle se sentait incapable des austérités carmélitaines !... Et là-dessus, M. de Cusy s'en vint proposer à Monseigneur de Genève « que, la maison étant achetée et presque préparée pour une douzaine de personnes, il serait bon de l'employer à la congrégation de quelques dames dévotes, selon que jadis il avait ouï discourir à un vieux capucin italien¹ ». Solution excellente, expliquait le baron ; car, avec Mlle de Chappot une de ses nièces, la baronne de Cusy, dont la santé délicate ne pourrait s'accommoder que d'une règle assez douce, se joindrait volontiers à ces dames. « Notre bienheureux Père, qui était extrêmement facile à condescendre en toutes les choses de piété, note la Mère de Brécard, lui accorda et lui dit qu'il en communiquerait avec notre Mère »².

*

* *

Restait que celle-ci brisât tous les liens de famille et de fortune qui la retenaient au monde. Pendant des mois, le Père va éprouver dans son cœur toutes les angoisses de sa chère Fille ; c'est lui qui, par ses lettres, ne cessera de l'encourager aux plus déchirants sacrifices.

Mme de Chantal n'en est plus tout à fait au temps — mars 1608 — où il devait lui écrire : « Je vous ai dit qu'il fallait avoir

¹ À Mme de Chantal, 11 décembre 1609 (*Œuvres*, t. XIV, p. 228).

² Notes manuscrites. (Archives de la Visitation de Périgueux).

patience... Vous êtes admirable, ma Fille, si vous ne vous contentez pas que notre arbre demeure bien et profondément planté, mais que vous vouliez encore que pas une feuille ne soit agitée ! »¹ Au retour du carême de 1609, elle ne doutait plus de sa vocation et faisait entièrement confiance à son directeur. Celui-ci avait décidé qu'avant le printemps de 1610, elle eût à prendre ou arracher le consentement de son père, le président Frémyot, de son beau-père Rabutin-Chantal, de son frère l'archevêque de Bourges ; mais le plus tôt serait le mieux.

Elle se trouvait à Dijon le jour de la Saint-Jean 1609. M. Frémyot s'étant retiré après dîner dans son cabinet de travail, Jeanne-Françoise sortit avec ses enfants pour leur faire voir les feux traditionnels allumés sur les places. Or, pendant cette promenade, une pensée l'obséda : tout dire à son père. Une fois les enfants endormis, elle pria à deux genoux, suppliant Dieu et de lui donner la force d'un tel aveu et de protéger ce vieillard de soixante-dix ans toujours si dévoué pour elle ! Elle vint auprès de lui, le cœur battant. Elle commença par évoquer le triste château de Monthelon où son fils et ses filles ne recevaient pas l'éducation qu'elle eût désirée. M. Frémyot la rassura : Celse-Bénigne resterait à Dijon auprès de son grand-père ; Marie-Aimée serait bientôt Mme de Sales ; les deux cadettes pourraient être confiées aux Ursulines, et si elles voulaient devenir religieuses... « Mon très bon père, s'écria alors Jeanne-Françoise, ne trouvez pas mauvais si je vous dis que par cette bonne disposition je me vois libre pour suivre la vocation qui m'appelle depuis longtemps à me retirer du monde et à me consacrer entièrement au divin service. »

Au lieu de s'incliner aussitôt, en chrétien, devant une volonté plus haute, M. Frémyot présenta des objections fort vives ; dont les plus redoutables furent ses larmes. Il se calma cependant, lorsque Jeanne-Françoise, interdite, lui eut déclaré « qu'il n'y avait encore rien de fait » et que Monseigneur de Genève, en qui son vénéré père mettait une si grande confiance, déciderait de tout. « Il faut confesser, dit M. Frémyot après s'être recueilli un instant, que

¹ De Rumilly, 3 mars 1608 (*Œuvres*, t. XIII, pp. 368-369).

Monseigneur de Genève a l'esprit de Dieu... » Malgré cet aveu, le père n'était pas gagné. Jeanne-Françoise ne s'en aperçut que trop, peu de temps après, pendant ses vacances. À Thoste en Auxois, elle revit M. Frémyot, très sceptique sur sa vocation religieuse et qui la trouvait fort bien à Monthelon, où elle était libre, après tout, « de vivre tant dévotement qu'il lui plairait dans sa condition viduale ». Quant à Mgr André Frémyot, dès les premiers mots de confiance, il dit à sa sœur, « sans préface, que jamais, au grand jamais, elle ne devait penser à se retirer d'avec eux » !¹

Pauvre Jeanne-Françoise ! Personne parmi les siens, pas même son frère l'archevêque, ne l'avait comprise ; de loin elle appelait l'unique ami qui pût la secourir. Le 13 octobre, nous l'avons vu, François de Sales bénissait à Monthelon l'union de Bernard et de Marie-Aimée. Le lendemain des noces, il prit lui-même en mains, vaillamment et vigoureusement, la cause de sa chère fille. L'ayant envoyée prier à la chapelle du château, il aborda M. Frémyot et Monseigneur de Bourges. Interminable parut à Jeanne-Françoise le décisif tête-à-tête. Enfin on l'alla chercher. Après un interrogatoire serré, où elle fit des réponses qui ravirent André d'admiration, elle emporta le consentement de son père et de son frère. Elle allait gagner de même, à force de douceur, son rude beau-père, dont le cœur s'amollit au souvenir d'un passé qu'il avait fait si douloureux.

Le lundi 29 mars 1610 fut le jour du départ. Comme pour rendre plus déchirant son sacrifice, toute la parenté de Jeanne-Françoise s'était réunie chez le président Frémyot. Quant à lui, ne pouvant y tenir, il était allé pleurer dans son cabinet de travail. Après avoir embrassé ses proches, elle arriva à son Celse-Bénigne, alors âgé de quinze ans, le seul de ses enfants qu'elle n'emmenait pas avec elle. Il semble qu'on avait ménagé un dernier assaut contre cette mère, dont plus d'un ne comprenait pas la décision, si déconcertante en effet pour l'humaine sagesse. Le jeune homme « se vint jeter à ses pieds, et fut un sujet de pitié à toute cette noble compagnie ». Il fit un discours si sensible, continue la Mère de Chaugy, « qu'on eût dit que c'était une harangue étudiée, et sa

¹ Mère de Chaugy, *Mémoires*, p. 111-112.

sainte mère lui répondit avec une force admirable ». Mais, quand elle voulut « passer outre pour aller dire adieu à M. Frémyot, le jeune gentilhomme, avec des pleurs et une grâce non pareille, s'alla coucher sur le seuil de la porte. « Hé bien, dit-il, ma mère, je suis trop faible et trop infortuné pour vous retenir, mais au moins serait-il dit que vous aurez foulé votre enfant aux pieds ! » L'action de cet aimable fils pensa faire éclater de douleur cette aimante mère, laquelle passa sur ce cher fils, et s'arrêtant un peu, elle jeta quelques larmes. » Le précepteur de Celse-Bénigne et de ses cousins des Francs, Révérend Robert, se trouvait présent ; il la crut hésitante. « Madame, lui lança-t-il, eh quoi ! les larmes d'un jeune homme pourraient-elles faire brèche à votre constance ?

— Nullement, lui répondit-elle en souriant, mais que voulez-vous ? je suis mère !... »

C'est alors que parut M. Frémyot. Jeanne-Françoise s'agenouilla pour la bénédiction paternelle. « Ô mon Dieu, murmura le vieillard en étendant les mains, il ne m'appartient pas de trouver à redire à ce que votre Providence a conclu en son décret éternel ; j'y acquiesce de tout mon cœur et consacre de mes propres mains, sur l'autel de votre volonté, cette unique fille, qui m'est aussi chère qu'Isaac l'était à votre serviteur Abraham. » Ensuite, « il fit lever cette chère fille, et lui donnant le dernier baiser de paix : « Allez donc, dit-il, où Dieu vous appelle, et arrêtons tous deux le cours de nos justes larmes, pour faire plus d'hommage à la divine volonté, et encore afin que le monde ne pense point que notre constance soit ébranlée. »

Sur cela, elle monta à cheval, ainsi que ses deux filles, Bernard de Sales son beau-fils et Mme Jeanne-Charlotte de Brécharde qui déjà la considérait comme sa supérieure¹. Une voiture suivait, emportant, en plus des coffres où étaient serrés le trousseau et les hardes de Marie-Aimée et de Françon quelques objets que la baronne réservait à son usage : « quelques linges et quelques nippes

¹ Cf. E. du Jeu, *Madame de Chantal*, p. 78.

avec le matelas dont le baron de Chantal, son défunt mari, se servait pour lit de camp lorsqu'il allait à l'armée »¹.

Tant que leurs montures frappèrent le pavé de la ville, les voyageurs gardèrent le silence. Mais, « au sortir des portes de Dijon », Mme de Chantal se sentit le cœur « si allègre » qu'elle se mit à chanter avec Mlle de Brécard les psaumes qui traduisaient le mieux les sentiments de leurs âmes. Elles redirent en particulier « les versets où le chantre royal fait comparaison de sa liberté à celle d'un oiseau échappé des filets des chasseurs »².

Peu à peu s'effacèrent les collines de Bourgogne. Une sainte, en vérité, « venait ès montagnes », comme un saint l'y avait invité. Notre bienheureux Père, ont écrit les Visitandines, « a souvent dit qu'il marquait le vingt-neuvième de mars pour un de ses jours heureux, parce que ce fut à même jour, l'année 1610, que notre vénérable Mère quitta son pays, ses biens et sa famille pour venir à Annecy où elle devait commencer notre petite congrégation... Il ajoutait qu'il n'avait jamais offert une plus chère victime à la majesté de Dieu »³.

Dans l'après-midi du dimanche des Rameaux, 4 avril, Jeanne-Françoise, saisie d'une émotion qu'elle n'avait jamais ressentie aussi profonde, salua, dressé sur l'horizon, le château-fort des Genevois-Nemours. Jusqu'à deux lieues sur la route de Genève, l'évêque, escorté de vingt-cinq personnes, dont le président Favre, sa fille Jacqueline, des seigneurs, de nobles dames, avait chevauché à sa rencontre. Et le peu banal cortège pénétra dans la ville d'Annecy au milieu des acclamations populaires.

¹ Mère de Chaugy, *Mémoires*, p. 143.

² C'est à dessein que, pour raconter les adieux de Mme de Chantal, nous avons suivi le récit circonstancié de la Mère de Chaugy recueilli des lèvres mêmes de la sainte. Il est facile de constater, grâce aux *Mémoires* (p. 129), que les supplications et le geste si émouvant en soi de Celse-Bénigne ne furent pas absolument spontanés et qu'une ou plusieurs personnes intéressées à retenir sa mère les lui avaient suggérés. Le vicomte du Jeu, lui, veut voir dans ce geste un peu théâtral, le mouvement impulsif d'un enfant gâté » (*Madame de Chantal*, p. 77).

³ *Année sainte*, manuscrite, p. 101.

Antoine Favre avait réclamé l'honneur de recevoir la fondatrice en son hôtel de la rue Sainte-Claire.

TROISIÈME PARTIE. L'ÉPISCOPAT. (1602-1622). SUITE.

..... 3

Chapitre XXII. La Visitation Sainte-Marie. 3

I. La mort d'une mère et la venue d'une sainte « ès montagne ».....3
 Le carême de 1610 à Nessy. — Le piteux carnaval de cette année-là. — Mme de Boisy aux prédications de Monseigneur son fils. — La « sainte jalousie » de l'amour maternel. — Une dernière retraite. — L'agonie et la mort d'une mère. — Les larmes d'un fils. — La mort de la petite Charlotte de Rabutin-Chantal. — « Venez ès montagnes ! » Les longs apprêts du sacrifice. — Mme de Chantal et les carmélites de Dijon. — La révélation d'un autre avenir. — Les premières compagnes : Marie-Jacqueline Favre, Marie-Aimée de Blonay, Jeanne-Charlotte de Bréchar, Anne-Jacqueline Coste. — À la recherche d'une maison : l'offre de M. et de Mme de Cusy. Les premières confidences à un père. — L'intervention de Monseigneur de Genève. — L'émouvant plaidoyer de Jeanne-Françoise. — Les terribles adieux : le geste tragique de Celse-Bénigne ; la suprême bénédiction du président Frémoyot. — Le départ et le chant de la délivrance. — La grande date du 29 mars. — L'arrivée « ès montagnes ».3

Chapitre XXIII. La Visitation Sainte-Marie..... 22

II. Le noviciat à la Galerie.....22
 Mme de Chantal et le ménage de sa fille Marie-Aimée. — Les grandes lignes de la future Règle. — L'assassinat du roi Henri. — La maison de la Galerie : le désistement de Mme de Cusy et les embarras de Monseigneur ; une transaction amiable ; « un nid » ! Mme de Chantal à la veille du sacrifice. — La Trinité de 1610. — Le chagrin de Marie-Aimée de Blonay. — Le cortège vers la Galerie et la cérémonie d'installation. La première journée à la Galerie : vêtue et clôture ; la composition du chant de l'office. — La mort du chanoine Déage. — Sous quel nom ? — La première fête patronale de la « Visitation Sainte-Marie » et l'inauguration du chant. — Des commencements délicieux. — Vocations nouvelles.22

Chapitre XXIV. La Visitation Sainte-Marie. 39

III. La première « oblation ».....39
 Le départ d'Antoine Favre et le prêt de son hôtel à son ami. — Les premiers faits et gestes de Monseigneur en son nouvel évêché. — Les critiques contre la Galerie et la riposte de l'évêque fondateur. — Les soupirs de la Mère de Chantal. — La « première désobéissance » et le repentir d'une sainte. La Saint-Claude 1611 : l'« oblation » des trois premières Visitandines. — Le « grand livre » des vœux : des souhaits admirables. — Les armoiries de la Visitation : la dévotion au Sacré Cœur de Jésus et la Visitation Sainte-Marie ; les pressentiments d'un saint et d'une sainte ; le ravissement de la Sœur Anne-Marie Rosset ; Annecy et Paray-le-Monial.....39

Chapitre XXV. La Visitation Sainte-Marie..... 56

IV. La visite des pauvres malades.....	56
Le voyage de la Mère de Chantal en Bourgogne. — Monseigneur en visite pastorale aux abords de Genève. — Les derniers assauts contre la vocation d'une sainte. — L'évêque au pays de Gex. — Le retour de la Mère en Savoie : extase et vœu du plus parfait. « L'obédience pour visiter les malades. » — Ce qu'était cette visite dans la pensée du saint fondateur. — La Visitation Sainte-Marie et les Filles de saint Vincent de Paul. — « Le jour de l'an 1612... » : les pré-visites de Jacqueline Coste ; la Mère de Chantal au chevet des malades ; Jésus-Christ dans le pauvre. — Un « pauvre malade » sur lequel on n'avait pas compté : la leçon aux infirmières visiteuses.	56

Chapitre XXVI. La Visitation Sainte-Marie.....67

V. Au « premier Monastère ».....	67
Le petit « couvent-hôpital » de la Galerie. — La grave maladie de la Mère de Chantal : la résignation des fondateurs, le vœu, la convalescence miraculeuse. — La maison de maître Nicollin. — Le déménagement sur les eaux du lac. — La <i>grande Visitation</i> ou « <i>Premier Monastère</i> ». — Une journée libre. — L'agrandissement de la nouvelle maison. La première morte de la Visitation Sainte-Marie. — Les faits et gestes de Sœur Anne-Jacqueline Coste : la vache de l'enclos ; le rînage des écuelles ; la chute au chantier et l'Ange gardien de Monseigneur. — Les ingénuités de Sœur Simplicienne. — L'incendie et la tasse de la mystique Sœur Rosset. Des enfants dans le cloître. — Françon de Rabutin-Chantal : candide oraison ; coquetterie précoce ; paternelles remontrances de Monseigneur. — Catherine Austrain l'indisciplinée. — Jeanne-Marguerite de Chavane la mortifiée.....	67

Chapitre XXVII. La Visitation Sainte-Marie.80

VI. La clôture et l'essor.	80
La visite de Mme des Gouffiers et de trois dames lyonnaises à la Visitation. — Le pressant conseil du Père Grangier. — L'entrée en scène de Mgr de Marquemont : l'éphémère « Présentation de Notre-Dame ». — Le revirement de l'archevêque. — Dans la lettre royale, le « trait de la Providence divine ». Le départ pour Lyon de la Mère de Chantal : les petits billets du bienheureux Père. — L'inauguration solennelle de la « maison Olier ». — Les premières postulantes lyonnaises. — Mgr de Sales à Lyon : divergence de vues entre les deux prélats. — Mgr de Marquemont à Annecy : le candidat évincé. — Susceptibilité de l'administration ducal : calomnies et justification. Le mémoire de Mgr de Marquemont : simple institut ou « religion formelle » ? — La réponse conciliante de Mgr de Sales. — Ce qui sera modifié, ce qui sera conservé. La très haute approbation du Saint-Siège : l'institut de la Visitation érigé en Ordre religieux. — L'exécution du bref pontifical : établissement à la Sainte Source de la clôture perpétuelle. — Du vivant du fondateur, les douze ruisseaux de la Sainte Source. L'expansion de l'Ordre au XVII ^e siècle.....	80

Chapitre XXVIII. La Visitation Sainte-Marie..... 104

VII. Les « Entretiens », la Règle, l'esprit.....	104
Saint François de Sales recruteur de vocations. — La formation des religieuses : patience et zèle. — L'élaboration prudente et graduée des <i>Constitutions</i> . — Les <i>Entretiens</i> , préparation de la Règle et leçons de spiritualité. — Au verger, devant le lac et les montagnes. — Fine bonhomie et malice blanche ; les anecdotes qui détendent. La nécessaire humilité. — La grande macération : l'immolation de la volonté propre ; la guerre aux petits riens ; la pénitence de la vie commune. — Le dépouillement de l'humain : les échanges annuels ; l'égalité devant Notre-Seigneur. Le « lien de la dilection ». — La ponctualité d'amour. — La vertu de religion, vertu visitandine : oraison, messe, petit Office de Notre-Dame. — L'indispensable relâche. — La voie royale. — Sœur Simplicienne, le bienheureux Père et le portrait de la visitandine idéale.....	
	104

Chapitre XXIX. Le « Traité de l'amour de Dieu ».....127

I. L'historique du livre.	127
Le projet du <i>Traité de l'amour de Dieu</i> , antérieur au projet de l' <i>Introduction à la vie dévote</i> . — Première idée et premier plan de l'ouvrage mystique : comment aimer Dieu selon les prescriptions des deux <i>Tables</i> . — Le manque de traités pratiques et clairs sur la façon d'aimer Dieu. Les pieux étonnements de Monseigneur de Genève : les merveilles de la grâce divine dans l'âme des toutes premières novices, à la Galerie. — Le devoir du fondateur : instruire les Visitandines sur les opérations extraordinaires de la grâce. — Un nouveau plan, un <i>Traité de l'amour de Dieu</i> à l'usage de la Visitation Sainte-Marie. — Le <i>Traité</i> devenu la suite logique de l' <i>Introduction</i> . — Qui est <i>Théotime</i> ? Les révélations de l'auteur. — Les difficultés de la composition. — Les encouragements de la Mère de Chantal. — L'achèvement du <i>Traité</i> pendant la guerre civile. — L'impression et l'apparition du <i>Traité de l'Amour de Dieu</i>	
	127

Chapitre XXX. Le « Traité de l'amour de Dieu ».140

II. Les sources.....	140
Le succès prévu par le saint auteur. — Ce que trouveront dans le <i>Livre de l'amour divin</i> les âmes déjà dévotes et les débutants dans la dévotion. Sur les chemins battus. — Une ingénieuse adaptation « à la condition des esprits de ce siècle ». — Les apports extérieurs : la Bible, la liturgie, les Père et les Docteurs ; saint Thomas d'Aquin ; les saintes mystiques Catherine de Gênes, Angèle de Foligno, Catherine de Sienne et surtout Thérèse de Jésus ; la vie des saints François d'Assise et François Xavier ; les Sages du paganisme. La première source du <i>Traité de l'amour de Dieu</i> : un cœur.....	
	140

Chapitre XXXI. Le « Traité de l'amour de Dieu ».....149

III. La doctrine.....	149
Une <i>Vie de la sainte Charité</i> . — L'« oraison dédicatoire ». — Le préambule philosophique : la volonté reine et l'amour, souverain de la volonté. — Les deux portions de l'âme. — À la « suprême pointe ». — L'inclination naturelle d'aimer Dieu. Comment naît l'amour surnaturel de l'homme pour Dieu. — Où et	

comment se réalise la perfection de l'amour. — Sa décadence. — Les remèdes : l'activité de l'amour : l'amour de complaisance et l'amour de bienveillance ; la divine louange. L'amour de Dieu et l'oraison : méditation, contemplation, recueillement amoureux, oraison de quiétude, liquéfaction de l'âme en Dieu, blessure d'amour, ravissement, extase. — La mort d'amour. La seule vraie manière d'aimer : après l'amour *affectif*, l'amour *effectif* : faire la volonté de l'être aimé : la « sainte indifférence », la « parabole » du médecin et de sa fille. — Quelques directions destinées jadis à Philothée sur le commandement d'aimer Dieu. Les menues reproches de la critique. — Une œuvre « immortelle »..... 149

Chapitre XXXII. La journée de Monseigneur de Genève.. 164

I. Les heures solitaires..... 164
Chambre à coucher et cabinet de travail : simplicité et pauvreté des vêtements à long usage. La prière d'un saint. — Persévérance et progrès dans l'oraison. — La méthode. — De la méditation à la contemplation. — Sécheresses et dérélitions. — Dieu sensible au cœur. — Les délices de la sainte quiétude. — L'extase. Le courrier de Sa Seigneurie, tâche héroïque. — L'épistolier apôtre. — Le « langage de la dilection ». — « Monsieur Michel », aumônier et messenger de Monseigneur : leur première rencontre. — Les billets pour la Visitation. Les « petites heures » d'un saint. — L'amour des psaumes. — Pas de distractions. — La visite aux serviteurs de l'évêché : des gens de bonne vie et de bon exemple. La messe d'un saint. — Le goût des beautés liturgiques. — Une « dévotion incomparable ». — La majesté des offices pontificaux. — La science et le respect des rubriques..... 164

Chapitre XXXIII. La journée de Monseigneur de Genève. 190

II. La « presse des affaires »..... 190
L'esprit et la science de l'administration chez le prince-évêque de Genève. — Vigilance surnaturelle. — Ferme défense des droits ecclésiastiques. — Un colloque avec le grand argentier de la maison épiscopale. Audiences de la matinée : L'accueil aux prêtres. — À la table de Sa Seigneurie Révérendissime : frugalité, lecture, conversation. — Les offrandes des pauvres gens. Les récréations d'un saint. — L'aumône dans la cour de l'évêché. — Un second tour d'audiences : les riches, les pauvres ; quelques visiteurs discourtois. Dans la rue. — Au milieu de la troupe enfantine. — Entre les étalages du marché. — Pièces de monnaie et médailles de piété. — Au chevet des malades. — Avec les prisonniers et les condamnés à mort. Au confessionnal : à la cathédrale, à l'évêché, à la Visitation. — Patience et douceur : avec les dévotes, les enfants, les villageois, les mendiants, les pécheurs honteux, les timides. — Un merveilleux « discernement des esprits ». Tout le jour en la présence de Dieu : L'« oraison active » de Monseigneur de Genève. — Le repas du soir. — Les disciplines. — Le rosaire..... 190

Chapitre XXXIV. Le second carême de Chambéry et les grands pardons d'Annecy. 210

L'abjuration de l'archiministresse ». — De nouveau en chaire devant le souverain Sénat : un auditoire « trop sage ». — Une leçon à la haute société chambérienne ; l'écho des conseils à *Philothée* ; des « prédications miraculeuses ». Pour la canonisation d'Amédée IX de Savoie. — Pour l'érection d'un évêché à Chambéry. — Un problème qui passionne l'opinion : les rapports du spirituel et du temporel : théologiens et juristes ; l'entrée en lice du conseiller Milletot ; la sermone de Monseigneur de Genève ; la question de Mgr Germonot ; la réponse prudente de François ; éclaircissements pour la présidente Brûlart. La promulgation d'un Rituel selon le rit romain. — À Gex, avec les commissaires du roi de France : des paroisses reconquises. — Le jubilé septénaire ou les grands pardons de Notre-Dame de Liesse.....210

Chapitre XXXV. Le pèlerin de Milan. 226

Le vœu à saint Charles Borromée. — Vers Milan. — Une retraite ambulante. — Une première halte à Turin : l'entrevue avec Charles-Emmanuel : autour de l'affaire Berthelot ; le collège chapuisien et les Barnabites. — Au tombeau de saint Charles : la messe, la prière d'un saint à un autre saint. — Le « chant unique ». Le retour par Turin : fête du Saint-Suaire : sueur et sang. — Nouvelles entrevues avec le duc de Savoie : l'érection de Sales-Thorens en baronnie ; la délivrance de M. de Charmoisy. — Le rebondissement de l'affaire Berthelot : une courageuse leçon à Henri de Nemours.....226

Chapitre XXXVI. En marge du « traité de l'amour de Dieu ». 237

Les deux colombes. — Un prodige dans la chapelle du château ducal. — L'invitation pour la diète de Ratisbonne à Monseigneur de Genève, prince du Saint-Empire. — La mort de Gallois de Sales. — À Moutiers, consécration de l'église des Capucins. — À Sion en Valais pour le sacre du comte-évêque. — Impressions d'hiver à Sales. — Une extase, rue Sainte-Claire. — Dans les neiges des Bornes, vers Mme de Charmoisy. — À Rumilly, au chevet de M. de la Fléchère. — À Thonon, les Barnabites à la tête du collège de la Sainte-Maison. L'immolation d'une amitié sainte : la retraite d'avant la Pentecôte de 1616. — Le lien brisé entre les familles de Sales et de Rabutin-Chantal : la mort de Bernard, de Marie-Aimée et de leur fils ; les vœux de religion de Marie-Aimée.....237

Chapitre XXXVII. Les deux « stations » à Grenoble. 254

Pour la conversion du maréchal de Lesdiguières. — L'avent de 1616 à Saint-André de Grenoble — Un mot du maréchal. — *Philothées* dauphinoises. Le carême de 1617. — Monseigneur de Genève à l'apogée de son éloquence. — Le don d'intuition du saint prédicateur. — La conversion de l'apostat Claude Boucard et du ministre Josué Barbier. — Le retour à la dévotion de Mme Armand. — Un projet de Visitation à Grenoble. — Démarches nouvelles pour l'érection d'un séminaire dans le diocèse de Genève. Un second avent à Saint-André. — Pour gagner Lesdiguières. — La résurrection de la petite Armand. — Soucis et joie. En route pour le second carême de Grenoble : le pèlerinage à

Notre-Dame de Myans. — Le retour secret du maréchal de Lesdiguières à la foi catholique. — La Visitation de Sainte-Marie-le-Haut. — Une halte à la Grande-Chartreuse..... 254

Chapitre XXXVIII. Le dernier séjour à Paris. 272

I. Un mariage princier, l'avent et le carême..... 272
 Histoire du « portrait de Turin ». — Une croisière sur le lac d'Annecy : Talloires et Saint-Jorioz. — Chez les Pères Capucins de Rumilly. — Parmi les montagnes du Faucigny : la halte de Saint-Jeoire ; le vin de Louis Danthon ; les bonnes résolutions des chanoines réguliers de Sixt ; des merveilles qui font la joie du Père cellérier. L'invitation des marguilliers de Saint-André-des-Arcs. — Le voyage vers Paris dans l'escorte du cardinal Maurice de Savoie : en barque sur le fleuve de Loire ; Orléans et Chartres. — L'accueil enthousiaste des Parisiens. — À l'hôtel d'Ancre. — Au Louvre, en présence du roi Louis XIII. — Le mariage du prince de Piémont et de la princesse royale Christine de France. — François à la cour. — L'avent et le carême à Saint-André-des-Arcs : l'humilité d'un prédicateur. — Toujours le zèle des âmes. — Dans les chaires de Paris. — Une conférence dialoguée..... 272

Chapitre XXXIX. Le dernier séjour à Paris. 288

II. Saint Vincent de Paul, la Mère Angélique Arnould..... 288
 Le Père de Bérulle et l'Oratoire de France. — Messire André Duval, supérieur des carmels du royaume. — Le Père Jean Suffren et son livre de *l'Année chrétienne*. — Révérend Adrien Bourdoise et sa communauté de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Vincent de Paul. — Où il en est de sa carrière sacerdotale. — L'intimité de deux grandes âmes. — L'admiration de Monsieur Vincent pour Monseigneur de Genève et une particulière marque d'estime de Monseigneur de Genève pour Monsieur Vincent : le supérieurat de la Visitation de Paris. La petite abbesse de Port-Royal-des-Champs. — La jeune réformatrice : à Port-Royal et à Maubuisson. — Désir de voir Monseigneur de Genève : une confirmation. — Quelques échos des entretiens de l'évêque avec l'abbesse. — Une suggestion de la Mère Angélique : un traité de l'Eucharistie ; ses communions dirigées par Mgr de Sales, puis par l'abbé de Saint-Cyran. — Les défauts et les qualités de ce « cœur extraordinaire » : appel à la sainteté. — François à Port-Royal-des-Champs, chez Robert et chez Antoine Arnould d'Andilly. — Mme de Port-Royal aspirante à la Visitation Sainte-Marie : la décision négative de Monseigneur de Genève. — La vocation de la petite Sevin. Adieu, Paris ! — À Tours, dans le cortège princier : la rencontre de Mgr de Richelieu, évêque de Luçon ; le refus de la coadjutorerie de Paris. — Séjour à Bourges. — Vers Lyon et Grenoble. — À Chambéry. — Le retour à Nessy : François, grand-aumônier. 288

Chapitre XL. Dernières activités pastorales. 314

I. Les études du jeune Charles-Auguste, Notre-Dame des Voirons et Notre-Dame de Sixt, le sacre de Jean-François de Sales..... 314

Autour d'un mariage : la colère de la parenté et la sérénité de l'évêque ; des promesses de bonheur. — Jean-François de Sales, coadjuteur de son frère. — L'enfance et les études de Charles-Auguste de Sales. — La résurrection du pèlerinage à Notre-Dame des Voirons. — Dans Annecy : avent et carême ; l'évêque des grands et des petits. — Avec Mgr Camus : sur le lac d'Annecy et à Belley. — Prédiction à M. et à Mme de Menthon. La conciliation à l'abbaye de Sixt. — Le tombeau du bienheureux Ponce de Faucigny. — Apostasie et douleur ; une existence romanesque. — L'édifiante fin du vieil Abbé commendataire. — La dernière ordination. — Le sacre et l'arrivée de l'évêque coadjuteur.314

Chapitre XLI. Dernières activités pastorales. 329

II. L'éducation d'un coadjuteur, L'ermitage de Saint-Germain, la réforme à Sainte-Catherine du Semnoz, le Chapitre de Pignerol.....329
La formation épiscopale de Mgr Jean-François de Sales : expériences, conseils et leçons. — « Incommodités corporelles » croissantes et désir grandissant de la retraite. — L'ermitage Saint-Germain de Talloires. — Pressentiments de mort. Mais point de repos. — À Lyon, pour les « soyeux » indigents. — La décadence à l'abbaye des cisterciennes de Sainte-Catherine ; les vains essais de réforme ; la transplantation de Rumilly. À Pignerol en Piémont, pour l'élection d'un supérieur général. — Le long séjour forcé chez les Feuillants de Turin. — Quelques incidents du retour.....329

Chapitre XLII. Le renom de sainteté. 344

La gloire parmi les hommes et la gloire devant Dieu : un saint. Le sentiment du pape Paul V. — Le généreux espoir des Pères de la Grande-Chartreuse. — François Favre et son coffre aux reliques. — Les commencements du pèlerinage d'Annecy. — Quelques pensées du saint sur lui-même. L'appréciation hors pair du grand-prieur de France : « l'image de l'Homme-Dieu ». — L'âme joyeuse d'un faiseur de miracles. — Sur les sommets du pur amour. — Les rivages de la Patrie.344

Chapitre XLIII. Avec le roi de France en Avignon. 350

Un commandement de Son Altesse de Savoie. — Émotion dans Annecy. — Le mariage de François de Longecombe. — Testament, revue de conscience et dernier règlement d'affaires. — Les adieux au Chapitre et au clergé diocésain. — Le suprême cadeau à la Sainte Source et les larmes de Sœur Jacqueline. Le départ pour Avignon : le chagrin de l'évêque-coadjuteur. — Les haltes de Seyssel, de Belley et de Lyon : une courte entrevue avec la Mère de Chantal. — À Vienne en Dauphiné, à Valence et à Saint-Andéol. — L'accueil des Avignonnais. — Pendant l'entrée triomphale de Louis XIII. — Un pèlerinage à Tarascon. Le retour vers Lyon. — Le séjour à Valence : une novice octogénaire.350

Chapitre XLIV. La dernière maladie et la mort. 363

À Lyon, dans la « cahute » du jardinier. — Au parloir de la Visitation. — La suprême entrevue avec la Mère de Chantal : les confidences sacrifiées. — L'audience du roi Louis XIII. — La visite de Mme Olier et de ses fils. — Une bénédiction de première pierre. — Les trois messes de la Noël 1622. — La journée du 26 décembre. — Le dernier entretien à la Visitation. La journée du 27 décembre. — La dernière messe. — « Humilité ». — Dans le brouillard glacé. — Les dernières lettres. — L'attaque d'apoplexie. — L'extrême-onction. — Le flot indiscret des visites. — L'opération du bouton ardent. — L'agonie. — La mort..... 363

Chapitre XLV. La glorification..... 380

L'émotion à Lyon : *le saint* est mort ! — La première distribution de reliques. — Autour des obsèques : l'opposition des Lyonnais au départ de la sainte dépouille. — Un retour triomphal. — Dans Annecy en deuil. — La Mère de Chantal auprès du corps de son unique Père : la confession dernière. Une prédiction du futur canonisé. — Les quatre premiers biographes. — Le premier grand miracle : la fillette ressuscitée. — L'ouverture du procès de canonisation. — Les vicissitudes inouïes d'une si belle cause. — Les enquêtes du procès diocésain rejetées pour vices de forme. — Vol et restitution des documents. — Les ouvriers prédits de la glorification : le Père André de Chaugy et sa sœur la Mère Françoise-Madeleine. — Un miraculé du serviteur de Dieu devenu pape : Alexandre VII. — La reprise vigoureuse du procès. — Une biographie intempestive. — Le second procès sur le chemin de Rome : la chute dans l'Arno. — Les opposants. — Une dernière bourrasque : à la recherche des preuves du baptême. — La béatification. — La canonisation. — Saint François de Sales, docteur de l'Église..... 380